3ME ANNÉE—No 16. LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 19 NOVEMBRE 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze franc.
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



SAINTE CECILE



22 Novembre



Sommaire



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

— LA —

Mutualité Française

Société Générale d'assurances mutuelles contre le vol et autres risques.

Conditions libérales.

Primes modérées.

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

Edifice du Monument National

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité : Ordonnances des Médecins.

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie

Demandez un échantillon.

TEL. BELL, MAIN 2106.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St Denis Montreal

Tél. Bell Est 1744

Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate "Gagner"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE ;—Neurasthénie, anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

Dosage.—Chaque cuillérée à soupe contient : 0.25 centigrammes de glycerophosphate de soude, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

Mode d'emploi.—Adultes, une cuillérée à soupe aux repas ; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Depositaire PHARMACIE GAGNER *Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis* MONTREAL

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V. 27e édition. 1 vol. in-12	0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12	0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone. 1 vol. in-12, illustré..	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in-12	

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue St-Paul, Montréal.

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les

Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal ;

LAPORTE, MARTIN & CIE.



SPECIALISTE

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

Examen des Yeux GRATIS

1824 Ste-Catherine

Coin Ave Hôtel-de-Ville Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabriquant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable

QUERY FRERES Photographes

1854 Rue Ste-Catherine, Montréal




CONSOMPTION

CAPSULES CRESOBENE

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti microbes les Capsules CRESOBENE qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige. DEPOT. ARTHUR DECARY Phcien. 1688 Ste Catherine. MONTREAL. et toutes pharmacies.

50¢ le Flacon. Monsieur Décary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

3me ANNÉE—No 16 SAMEDI, 19 NOVEMBRE 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien*

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs 5
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

Deuils

On pleure bien sur une tombe ;
Pourquoi ne sanglotons-nous pas,
Un peu de nous succombe
A chaque pas ?

A chaque instant en nous s'effeuille
Un peu de joie, un peu d'amour,
Et le passé s'endeuille
De jour en jour.

Nous deviendrons meilleurs, peut-être,
Et plus heureux, si Dieu le veut,
Mais sans jamais connaître
D'anciens aveux,

Mais sans jamais, jamais revivre
Ce qui a fait notre bonheur !...
Pourquoi nous faut-il vivre
De ce qui meurt.

Pourquoi faut-il aimer des choses
Qui ne sont plus une heure après ;
Au fond des rêves roses
Sont des regrets ;

Au fond de nos amours se cachent
Les impuissances de l'oubli ;
Les larmes font des taches
Dans leurs replis,

Car nous pleurons l'angoisse forte
Et la prescience des douleurs ;
Et même aux larmes mortes
Il faut des pleurs.

Et puisqu'on pleure sur des tombes,
Pourquoi ne sanglotons-nous pas
Sur ce qui tombe
A chaque pas ?

SERGE RAFFALOVICH.

Fleur de Lys.

Je ne sais si la survivance de Louis XVII trouve beaucoup de partisans ou d'adversaires parmi les Canadiens.

Pour ma part, je confesse que ce problème a toujours éveillé chez moi le plus vif intérêt, et, chaque fois, que je le vois abordé, j'apporte à ses développements ma plus curieuse attention.

Cette question, remise à nouveau sur le tapis, avec plus d'actualité que jamais, promet d'entrer dans d'autres phases et partisans comme adversaires se défient et se combattent à coups de documents.

Un homme dont l'opinion n'est certes pas à dédaigner, M. Ernest Daudet, a écrit dernièrement dans *Le Figaro* un long article démontrant son sceptisme quant à la survivance du dauphin, niant en tout cas, que Naundorff fut le fils de Louis XVI et le représentant de la Légitimité. M. Daudet promet à ses lecteurs de publier incessamment, dans *La Revue des Deux Mondes*, des pièces justificatives à l'appui de ses dires.

Mais depuis l'article de M. Daudet et avant que les preuves qu'il nous promet aient paru, M. G. Lenôtre dans une revue française, formule une assertion qui déroute toutes les autres. Cet écrivain se fait fort de prouver à son tour que Louis XVII n'est pas mort au Temple, et, que celui dont on a autopsié les restes comme étant ceux du dauphin, était un enfant du peuple qu'on aurait deux fois substitué au royal prisonnier.

Je dis: deux fois, parce qu'après avoir une première fois pris la place du véritable Louis XVII, il aurait été remplacé par un sourd-muet de naissance, attendant dans le grenier, sous les combles, le moment favorable de sortir du Temple. Il ne se présenta pas, et finalement, comme on commençait à s'émouvoir du mutisme du prétendu dauphin, on fit descendre de sa cachette, le premier faux roi qui continua son rôle jusqu'à sa mort, survenue à peu de temps de là.

En voilà, je l'espère, des péripéties.

D'après M. Lenôtre, Louis XVII aurait été sauvé de la prison par la femme même de Simon.

C'est d'ailleurs ce que soutint jusqu'à sa mort la femme Simon sans que jamais son témoignage variât dans un seul détail.

Le savetier Simon ne garda le petit Capet que l'espace de six mois. Brusquement, ensuite, il donna sa démission de gardien et c'est durant le déménagement que s'opéra, parait-il l'enlèvement.

Voici comment cette scène est décrite par M. Lenôtre, d'après le récit qu'en a fait la femme Simon:

"Les Simon déménagèrent le dimanche, 19 janvier 1794, par un temps sombre de dégel, le ciel bas, une brume humide et tiède. Toute la journée, ce fut dans l'escalier de la Tour, un va-et-vient insolite: portes ouvertes, Marie-Jeanne (la femme Simon) comptait son linge, descendait au corps de garde, trottinait dans les cours toutes boueuses de neige fondue, tassait ses hardes sur une charrette, remontait péniblement, souffrant de son asthme, alourdie par un embonpoint excessif et geignant contre la lâcheté des hommes qui ne pensent qu'à se divertir: ceci visait Simon qui payait la goutte à tout le personnel du Temple et le retenait à la buvette en manière d'adieux

"Le conducteur de la charrette arrêtée au bas de la Tour, touché de la peine que prenait la femme Simon, s'offrit à lui donner un coup de main. Ce conducteur était un homme de 32 ans, né le 24 décembre 1761, sur la paroisse Saint-Genès, à Thiers, en Auvergne: il s'appelait Genès Ojardias et était le treizième enfant d'un bourgeois de Thiers. Ojardias avait quitté sa province depuis 1786 pour venir chercher fortune à Paris; il était resté jusqu'en 1789 en relations avec sa famille, relations qui cessèrent brusquement dès le début de la Révolution. Les siens avaient, depuis lors, complètement perdu sa trace, on n'avait même pu l'aviser de la mort de son père, décédé subitement à Thiers.

"C'est cet homme qui, bien qu'il se fit passer pour médecin, conduisait la charrette où la femme Simon entassait péniblement ses hardes dans la soirée du 19 janvier 1794. Il était tard, il s'agissait d'en finir; Simon ne quittant pas la buvette; la femme accepta l'offre de service que lui faisait Ojardias; celui-ci monta au second étage de la Tour un cheval de carton apporté dans la charrette,—un cadeau que la femme Simon voulait laisser à son petit dauphin, pour amortir le chagrin que lui causerait certainement la séparation: ce cheval était sans doute un de ces coursiers à jupes dans lesquels un homme entre tout entier.

"Parvenu au deuxième étage, Ojardias porta le cheval dans la chambre du fond, où, pendant le va-et-vient du déménagement, le jeune Prince avait été relegué. Tandis que la Simon faisait le guet, il tira du jouet un enfant qui y était caché, endormi au moyen d'un narcotique et couvert d'habillements semblables à ceux dont on avait, ce jour-là, revêtu le Dauphin. Ojardias, vivement, assit cet enfant, tout endormi, sur une chaise, prit le Dauphin, le roula dans les draps du lit, le recouvrit d'un paquet de hardes et descendit le tout jusqu'à la charrette, sous couleur d'aider la Simon, toujours grommelante, à qui son homme laissait tout l'embarras du déménagement.

"Il était neuf heures du soir: on avait hâte maintenant de déguerpir. Les quatre commissaires qui devaient remplacer les Simon dans leur surveillance attendaient depuis longtemps qu'on leur remit le prisonnier; la Simon leur montra, dans le fond de la chambre obscure, l'enfant endormi, affalé sur sa chaise; on ne le réveilla pas. Elle allégua le chagrin qu'il aurait à la voir partir.

"Le fait est qu'on ignore tout de la séparation; nul détail, pas un mot des adieux; les commissaires signèrent la décharge, attestant que "Simon et sa femme leur avaient exhibé la personne de Capet prisonnier, étant en bonne santé"; puis, on se sépara; les commissaires fermèrent la porte de la chambre où dormait l'enfant. Les Simon, dans la nuit,—une nuit sinistre de brouillard épais,—se faisaient ouvrir les portes du Temple, s'éloignaient des corps de garde, et se perdirent dans la nuit avec leur charrette..."

Après cet enlèvement, affirmait encore la femme Simon, elle ignora ce que devint l'enfant.

Ojardias, l'homme qui avait aidé au déménagement, avait conduit la charrette on ne savait où, et, depuis on n'en avait pas entendu parler.

M. Lenôtre prouvera, lui aussi, par des originaux, dans une étude qui paraîtra prochainement la substitution du muet à l'enfant qui prit lui-même la place de Louis XVII. On pourra comparer ces pièces authentiques à celles de M. Ernest Daudet contre la non-survivance.

Ce brouillard mystérieux, enveloppant le Temple et les personnages qui y ont joué un rôle, sera sans doute quelque jour éclaici.

Tout profond que soit le mystère, il semble qu'il soit plus aisé de prouver que Louis XVII s'est évadé de sa prison que de préciser ce qu'il est ensuite devenu après cette évasion.

Un grand nombre de faux Dauphins—vingt-cinq ou trente—se présentèrent à la première moitié du XIXe siècle pour recueillir une aussi honorable succession.

Sur tous ces prétendants, trois seulement sont dignes de mention, et, ont été cités dans Larousse: Richemont, Naundorff, et Eléazar Williams.

L'imposture de Richemont fut vite démasquée. Notons cependant, que la femme Simon crut reconnaître dans Richemont son pupille du Temple, et que cette attestation attira beaucoup d'enthousiastes à sa cause.

Quant à Naundroff, il a compté des partisans si sincères et si dévoués

que toutes les convictions contraires en ont été ébranlées.

Songez que des personnes telles que Bulot, le lampiste du Temple, Joseph Paulin, le maçon du Temple dont parle Cléry dans ses mémoires, le prince Armand de Polignac, la comtesse de Béarn, née Pauline Tourzel compagne des jeux du petit prince, Jacques Cazotte, page du roi, la marquise de Forbin Janson, dame de la reine Marie-Antoinette, M. et Mme Marco de Saint-Hilaire, le mari, huissier de chambre de Louis XVI, la femme, dame d'honneur de Mme Victoire, Mme de Rambaud, berceuse des enfants de France, puis première femme de chambre de M. le Dauphin,—et combien d'autres ayant vécu dans l'intimité de la Cour—ont cru de bonne foi et vinrent hautement le témoigner que Naundorff était le véritable Dauphin.

Un journal intitulé: *La Légitimité*, et qui se publie encore, je crois, à Bordeaux, s'est fait l'organe de la survivance du Roi-Martyr, et, malgré la mort de Naundorff, il reste toujours, attachés à sa cause, beaucoup de partisans parmi lesquels se trouve, si je ne me trompe, Mme Sévérine.

Naundorff mourut à Delft, en Hollande, et le gouvernement des Pays-Bas donna ordre de rédiger l'acte de décès conforme à la déclaration de sa famille, c'est-à-dire, qu'on lui reconnut, dans l'état civil, les noms et prénoms de "Charles-Louis de Bourbon, duc de Normandie, Louis XVII, né au Château de Versailles, fils de feu Sa Majesté Louis XVI, roi de France et de Son Altesse Impériale et Royale, Marie-Antoinette-archi-duchesse d'Autriche, reine de France, etc., etc.

Tous les officiers supérieurs de l'armée hollandaise assistaient à l'enterrement, et le cercueil fut porté par des militaires.

La pierre tumulaire qui recouvre aujourd'hui ses restes portent pour inscription:

ICI REPOSE

Louis XVII, roi de France et de Navarre (Charles-Louis, duc de Normandie), né à Versailles, le 27 mars, 1785. Décédé à Delft, le 10 août, 1845.

Sa fille ainée, dont on a vanté la distinction et la ressemblance frappante avec Mme Elizabeth, a toujours porté, jusqu'à sa mort le nom d'Amélie de Bourbon.

C'est à ce titre et à celui de "petite-fille du Roi-Martyr" qu'elle sollicita et obtint la bénédiction pontificale de Léon XIII.

Les petits-fils de Naundorff dont nous sommes aujourd'hui les contemporains, continuent de porter le nom de Bourbon et ne comptent autour d'eux que des amis qui sont autant d'alliés du drapeau fleurdelisé qu'ils ont arboré.

Enfin, le troisième prétendant Eléazar Williams, a bien quelque droit à notre intérêt puisque, élevé en Amérique, il a habité de longues années, à Caughnawaga, et, après son établissement dans la Nouvelle-Angleterre, il a visité Montréal, où il fut reçu avec quelque honneur, en qualité de missionnaire laïque et d'écrivain, par la Société Géographique de notre ville.

J'ai lu son histoire, telle que racontée, dans un très fort volume, par John H. Hanson, et on ne peut s'empêcher de conclure qu'elle est très remarquable, et, que, mieux connue, cette survivance de Louis XVII dans la personne d'Eléazar Williams aurait aussi ses chauds défenseurs.

Jamais on n'a pu, ainsi qu'à Naundorff d'ailleurs, trouver d'état civil à Eléazar Williams.

Mais le plus remarquable témoignage en sa faveur, c'est que le prince de Joinville, dans la visite qu'il fit en Amérique, en 1841, eut avec Eléazar Williams, une entrevue que celui-ci n'avait nullement songé à solliciter.

Au cours de cette entrevue longue et orageuse, le prince de Joinville offrit à payer à Eléazar Williams une somme de 200,000 dollars, pour prix du renoncement du dit Eléazar Williams à tous ses droits et titres à la couronne des Bourbons, à condition qu'il pût prouver ses droits par des témoignages suffisants. Eléazar bien qu'il n'eut aucune ambition et ne songea pas à revendiquer ses avantages supposés ou réels, refusa de signer, en disant: "Je ne veux pas priver mes enfants de leurs droits."

Le prince de Joinville donna, plus tard, à son retour en France, un démenti officiel à la déposition de Williams, mais, la probité et l'honnêteté de celui-ci mirent sa véracité à l'abri de tout doute. D'ailleurs, des témoins, également dignes d'être crus, ont établi que le prince de Joinville avait lui-même recherché Williams, ont entendu les éclats de voix durant l'entrevue qui a réellement eu lieu, et, il n'est plus resté d'autre excuse au prince qu'étant jeune et gai, il avait voulu se payer la tête du brave homme.

La raison n'était pas bonne, si elle était bien trouvée.

D'autres détails intéressants, au point de vue de la curiosité historique, seraient à être mentionnés, relativement à Eléazar Williams, j'en ferai peut-être le sujet, quelque jour, d'un autre article.

FRANÇOISE.

UN SUCCES

L'essai tenté à Montréal, par la Women's Art Association, il y a environ trois ans, d'ouvrir un magasin pour la vente des articles artistiques ou ménagers de facture canadienne, devient aujourd'hui une réalisation de haute importance.

Les spécimens d'articles en verroterie, en osier, tels que paniers, etc., les tissus ménagers canadiens, lainages, toiles et catalognes, les broderies des Doukobors et des Galiciens ont été partout très admirés. Des échantillons de ces industries ménagères ont été envoyés à Londres, (Ang.) à Milan, à l'Exposition de St-Louis, dans toutes les villes du Canada et partout, ils ont attiré l'attention. L'œuvre se répand avec rapidité; l'hiver dernier, Winnipeg a ouvert un magasin, Toronto a suivi cet exemple. Ces deux succursales reçoivent leurs articles de "Our Handicraft's Shop, 2456, rue Ste-Catherine.

S. BUTLER.

PAR LE LIVRE

"Vous ne sauriez consacrer trop d'espace dans les colonnes du *Journal de Françoise,* écrit M. le docteur Aurèle Nadeau, de Saint-Joseph, comté de Beauce, pour l'œuvre si éminemment patriotique de l'anti-alcoolisme. Dans tous les pays du monde, on compte par milliers, les philanthropes qui cherchent une solution à ce problème si redoutable. Il n'y a que dans la Province de Québec où l'apathie soit générale. C'est à déplorer.

"Vous avez donc mille fois raison d'aider à l'œuvre du Dr. MacKay. J'ai connu des dypsomanes affreux qui ont été guéris en suivant son traitement. Il y a des gens ultra-orthodoxes, comme au temps de Molière, qui aiment mieux mourir que de guérir en offensant la Faculté. Il ne faut pas oublier qu'il y a eu bien des découvertes, bienfaisantes au plus haut degré pour l'humanité, qui n'ont pas passé par la voie des Académies de médecine.

"Quand un peuple en est venu trouver dans l'alcool, dans ses variétés les plus dégoûtantes la panacée de tous ses maux, quand il est passé dans les mœurs de commencer toute médication, en essayant de se réchauffer, parce qu'on croit que le *frette* est la cause de toute maladie, toute tentative de réforme devient une tâche ardue.

"Est-ce que le salut nous viendrait des femmes? Il surgit de ce côté toute une pléiade de fines plumes et de nobles cœurs... Pauvre province où les plus beaux esprits s'étiolent dans la farce politique... Je suis médecin depuis plusieurs années, et je me suis donné la peine d'observer: le mal alcoolique est plus que ce qu'un vain peuple pense, et il a pénétré dans toutes les couches de la société. Et je crois que l'ignorance a quelque part à ce triste état de choses.

"A ce sujet, je verrais pourtant un grand remède, entrevu peut-être déjà par Mme de Varennes, qui a tenté, avec un succès fort encourageant, l'héroïque entreprise d'établir une bibliothèque française à Waterloo. Il s'agirait de doter chaque village d'une bibliothèque, où l'on verrait, à côté de la bonne littérature, des traités d'agriculture, de métiers, de sciences vulgarisées, d'Histoire du Canada et surtout d'anti-alcoolisme.

"Que pensez-vous de l'œuvre des bibliothèques?"

La lutte contre l'alcool par le livre! Quelle belle croisade à entreprendre!

Dans des pages d'un intérêt extrême sur l'importante question de l'alcoolisme, le Dr. E. Monin, secrétaire de la Société française d'Hygiène et le plus grand vulgarisateur de choses scientifiques et surtout médicales qu'il y ait en France, le Dr. Monin, dis-je, affirme, sur l'appui de documents statistiques indéniables que la carte de l'alcoolisme se confond avec celles de l'ignorance et de la misère.

On me racontait, il n'y a pas longtemps, qu'à Ottawa, une salle publique de lecture ayant été fondée dans un des quartiers populeux de la ville, on avait pu constater l'œuvre d'assainissement qui s'y était opérée depuis cette installation.

Où voulez-vous que la classe ouvrière, par exemple, celle à qui le luxe des clubs en défend l'entrée, passe ses loisirs et trouve des distractions à ses soirées? Il n'y a d'ouvertes pour elle que les salles gratuites des cabarets. On y entre d'abord par désœuvrement, pour rencontrer des camarades; de là à contracter l'habitude de boire, il n'y a pas même un pas.

"C'est un devoir étroit pour les gouvernants, continue le Dr. Monin de remédier à cet état de choses..."

Les gouvernants de Montréal, qui ont refusé la bibliothèque publique, comprendront, avant qu'il ne soit trop tard, j'espère, que ce n'est pas dans l'exercice de leur devoir qu'ils ont mis cette étroitesse recommandée par le savant médecin.

Une bibliothèque technique comme celle dont on vient de célébrer l'inauguration au Monument Notional, c'est déjà un progrès, mais c'est loin d'être suffisant. Cette bibliothèque ne servira qu'à une certaine classe de gens, la moins nombreuse de toutes les autres n'y pourront trouver aucun attrait, aucun aliment à leur intelligence.

Qu'on n'oublie pas qu'il reste encore mieux à faire, et que nous n'aurons le droit de nous féliciter que lorsque nous aurons ouvert à tous, aux humbles et aux petits surtout, les portes d'une bibliothèque publique.

La lutte contre l'alcool par le livre! Voilà ce qui devrait tenter les cœurs généreux, les humanistes ardents et dévoués. FRANÇOISE.

Chronique.

Vous rappelez-vous la première dent de sagesse de M. Bébé? Cher amour! il y avait bien trois grands jours que sa pauvre quenotte remuait horriblement comme une perle mal enchâssée dans le corail de la gencive.

Avec quelles précautions la maman avait-elle attaché un fil autour de l'incisive branlante! Mais M. Bébé tenait à montrer qu'il était un homme, comme papa, et un peu pâle d'émotion, il avait fait un immense effort pour tirer tout doucement sur la quenotte qui n'avait pas bougé de place.

Cependant enhardi par la vue d'une belle pièce de monnaie, Bébé avait fait une nouvelle tentative.

Crac! la dent récalcitrante avait cédé.

Première dent de sagesse, premier chapitre de ce roman qui en comptera trente-deux et qui a nom la jeunesse.

Tout est encore rose comme le

bouton de la fleur, rose comme l'aurore et plein d'espérance comme elle.

Ah! comme il voudrait le feuilleter rapidement, le cher petit homme, ce beau livre de jeunesse. Quand je serai grand! voilà le refrain de ces babillages ambitieux. Et la maman sourit, un peu triste, partagée entre l'orgueil et l'inquiétude.

Cependant cette pauvre et chère quenotte qui sert de base à l'édifice des rêves d'avenir doit être conservée parmi les reliques de la famille.

Enchâssée dans le châton d'un anneau d'or elle remplacera la perle ou le diamant.

Aux yeux de la mère rien ne vaut ce petit morceau d'ivoire.

La dent avait été confiée au bijoutier, soigneusement enfermée dans une petite boîte.

Mais le va-et-vient de l'atelier la fit tomber, il fut impossible de la retrouver.

Comment faire?

N'avouez jamais! a dit sur la guillotine un assassin célèbre.

Le bijoutier n'était pas assassin, mais homme d'esprit. Il n'avoua pas sa faute, mais sans rien dire il substitua à la quenotte perdue une jolie dent de...cochon de lait.

M. Bébé est devenu depuis un bel homme avec de magnifiques moustaches.

Les trente-deux chapitres du livre sont au complet.

Certes il a rempli les espérances de la première dent de sagesse.

Cependant il faut que jeunesse se passe et le bel avocat qui pour sa maman est toujours M. Bébé a laissé de nombreuses victimes, depuis son entrée au premier rang sur le champ de bataille de l'amour.

De temps en temps, la maman qui a maintenant des cheveux gris, retrouve au fond d'un coffret de santal, l'anneau d'autrefois. Elle embrasse tendrement la petite dent et soupire en pensant aux jours passés.

Illusions maternelles!

MALLAT.

———:o:———

"Ne marchez point la tête baissée, il faut lever les yeux pour reconnaître sa route. LAMENNAIS."

Cécilia.

(CONTE POUR LA SAINTE CÉCILE)

(22 novembre)

Le jeune seigneur Valérien se promenait, ce matin-là, sur les rives du Tibre. Il avait quitté les quartiers bruyants de Rome, les abords du grand Forum et la Voie Sacrée pour s'en aller rêver seul sous l'ombre silencieuse du mont Aventin, dont les pentes, clairsemées de frênes, descendaient lentement vers le fleuve.

Malgré la splendeur de l'été commençant, et l'air rose et léger de Rome, et les ondoyants frissons des collines et la beauté de la campagne bourdonnante et pleine comme une ruche, Valérien était triste. Son cœur était las et son cerveau vide. A quoi lui servait-il d'être jeune, d'être patricien et riche, pour trainer sa jeunesse et sa fortune, sans un but noble et viril, aux spectacles du cirque et dans les banquets, sur les couches parfumées par des esclaves? Ah! cette Rome où les empereurs, maintenant, étalaient leur luxe et leur débauche, il eût voulu y vivre sept siècles plus tôt, au temps où les héros se levaient comme les tiges de blé abondantes et mûres aux glèbes fécondes du Latium, et où brillait, comme le front pur de ses dieux, la gloire naissante de la Cité. Valérien frémissait à ces souvenirs. En face de lui, l'ancien pont Sublicius jetait son arc raffermi sur les eaux irritées du Tibre. C'était à cette place même qu'autrefois le valeureux Horatius, la poitrine ouverte et l'œil déchiré, avait défendu seul la liberté de la ville contre l'invasion du roi étrusque. Aujourd'hui, de tels actes de courage étaient inutiles et la lance d'un mercenaire suffisait à garder les statues des dieux dans le temple fermé de Janus.

Valérien traversa le pont et descendit sur l'autre rive, dans la région transtévérine. Là, de nombreux jardins faisaient des oasis claires entre les maisons et, devant les villas des plébéiens riches, des terrasses se prolongeaient, où, entre des tables et des colonnes de marbre, s'élevaient des corbeilles de fleurs rares. Valérien, le front baissé, poursuivait sa promenade. Tout à coup, il s'arrêta : des chants d'une suavité extrême venaient de pénétrer ses oreilles ; il n'en discernait pas bien les modulations ; mais il lui semblait que c'était, à la fois, la musique d'une voix humaine et les accords d'une harpe qu'on eût dit céleste. Jamais il n'avait rien entendu qui le plongeât dans un tel ravissement. Mais ce ravissement ne lui suffisait pas. Il voulait voir; il voulait faire participer ses yeux à cette jouissance inconnue.

La musique suave et divine le guidait, l'attirait invinciblement. Il avança ; il se faufila dans une ruelle étroite ; un figuier lourd y croissait à l'appui d'un mur. Souple et fort, rejetant sa toge en arrière, Valérien se hissa sur l'une des branches. Et il vit, sur la terrasse de la villa, une jeune fille qui, debout, le coude appuyé à une colonne, chantait. Elle était d'une admirable beauté; sa haute taille égalait les tiges élancées des lis qui fleurissaient sur la terrasse; et, comme des roses blanches, le bouquet de ses seins s'arrondissait sous les plis égaux de sa tunique. Ses cheveux, autour de son front inspiré, formaient une couronne d'or fluide. Elle chantait, accompagnée par un instrument invisible. Oui, invisible, en effet, était l'instrument: Valérien eut beau plonger ses regards sur la terrasse et jusque dans l'atrium entr'ouvert de la maison, il ne put discerner où se trouvait l'accompagnateur mystérieux. Mais si merveilleuse était l'harmonie qui régnait entre ces accords et la voix de la jeune fille, que l'on ne pouvait les séparer en les écoutant, ni supposer un instant qu'ils eussent jamais existé l'un sans l'autre. Valérien se retira, grisé de cette beauté, de cette harmonie, prêt à accomplir des prodiges...

———:o:———

Il ne faut souvent qu'une vision rapide pour que l'amour entre dans la poitrine d'un homme; or, en cette seule vision, l'amour avait pris possession de Valérien. Désormais, il ne sentait plus le poids de la vie. Il marchait allégé dans un rêve de bonheur. Un mot de sa bouche patri-

cienne avait suffi pour obtenir des parents de celle qu'il aimait qu'elle lui fût donné pour épouse; la jeune fille aux suaves chants, à la taille haute comme un lis, était à lui. Elle était en face de lui dans la chambre nuptiale, tandis que le soir étendait ses ombres sur la campagne de Rome.

—Cecilia, dit doucement le nouvel époux, les dieux sont bons. Ils ont exaucé mes prières les plus ardentes. Voici que nous sommes unis selon les rites et que mes mains vont détacher, de vos cheveux, le flammeum soyeux qui les couvre.

En même temps, il s'approchait de Cecilia. Mais la jeune fille, sans faire un mouvement, posa sur Valérien ses prunelles claires:

—Vous vous trompez, Valérien; je ne vous appartiens pas; j'ai déjà disposé de moi-même. Toute enfant, j'ai fait un pacte avec un ami fidèle qui veille sur moi et qui me garde pour l'époux que j'ai choisi.

Valérien était devenu plus pâle que le disque blanc de la lune qui commençait à se lever sur le front chevelu des collines; la colère faisait trembler ses lèvres. Il se contint, cependant, et dit à voix basse:

—Vous voulez éprouver mon amour, Cecilia; mais la patience trop exercée se change en fureur. Sachez que je ne descends pas en vain d'une race où il est d'usage de commander et non d'obéir.

—Je ne vous crains pas, répondit Cecilia. Celui en qui je me suis confiée me défendra.

Mais, en même temps, elle regardait Valérien avec une telle expression d'angoisse qu'il en fut ému; il lui prit la main et s'agenouilla devant elle:

—Ecoute. Je t'aime plus que la lumière de mes jours, plus que le sang qui coule dans mes veines. C'est pour cela que je tremble à tes pieds comme un enfant, au lieu de t'abattre sous mon genou ainsi que j'en aurais le droit. Je t'aime, Cecilia. Ecoute. Donne-moi seulement un baiser de tes lèvres et je te laisserai seule cette nuit.

—Non, dit encore Cecilia. Celui qui me garde a placé un sceau inviolable sur ma bouche.

Alors, Valérien s'emporta. La jalousie autant que la colère dispersait son âme. Il se releva, agita son poing dans le vide:

—Nommez-le, au moins, ce défenseur invisible, afin que je puisse me mesurer avec lui, et que l'un de nous deux succombe!

Cecilia sourit; doucement, elle prit la main de Valérien, elle lui murmura à l'oreille des paroles confidentielles et graves. Et Valérien, dans l'albe clarté de la nuit, courut à travers la double rangée de tombeaux de la Voie Appienne. Il courut, à travers la double rangée de tombeaux, jusqu'aux Catacombes.

* * *

Cecilia avait promis à son époux de lui montrer l'être mystérieux qui veillait sur elle, s'il consentait à se faire chrétien. Maintenant, le front lavé de l'eau régénératrice, Valérien revenait à son palais. Quand il y entra, l'aube indécise peuplait le jardin de fantômes, et les statues, dressées le long des portiques, semblaient s'animer sous les premiers baisers de la lumière. D'un pas rapide, il traversa l'atrium. Et, aussitôt, les mêmes chants d'une suavité exquise, qu'il avait surpris naguère sur la terrasse des Cecilii, vinrent de nouveau frapper ses oreilles. Son cœur se mit à battre; et l'idée que l'être mystérieux qui veillait sur la virginité de Cecilia devait être le même que l'accompagnateur invisible de ces suaves chants s'imposa à son cerveau avec une force inéluctable.

Cette fois, enfin, il allait savoir! Il pénétrerait le secret de l'âme de Cecilia; il apprendrait si elle s'était jouée de lui,si son refus de lui appartenir était un simple caprice de femme ou l'effet d'une de ces volontés supérieures qui planent, quelquefois, sur la destinée des humains... Il amortit le bruit de ses pas; il se glissa sans bruit jusqu'à la chambre et, à travers la large baie ouverte de la porte,voici le spectacle qui s'offrit à ses yeux: Cecilia était debout, dans la même posture où il l'avait vue sur la terrasse de sa villa, son bras nu appuyé à l'angle d'une console, son front inspiré entouré de la couronne d'or fluide de ses cheveux. Elle chantait; à sa droite, un ange adolescent, vêtu de blanc comme elle, et qui lui ressemblait autant qu'un frère peut ressembler à sa sœur, l'accompagnait sur une harpe qu'il effleurait de ses doigts lumineux. Parfois, il mêlait sa voix à la voix de Cecilia et cela formait un concert tellement ravissant que Valérien tomba à genoux. Mais Cecilia, l'ayant aperçu, marcha vers lui en souriant, et la forme mystérieuse de l'ange s'évanouit dans la chambre, qui resta resplendissante de clarté.

Cependant, la manifestation de ce prodige n'avait pas entièrement converti Valérien. En lui, l'amour charnel luttait encore contre l'amour idéal qui lui demandait un si cruel sacrifice. Sa foi de nouveau chrétien était débile, et la beauté incomparable de la jeune vierge qui vivait à ses côtés le torturait, parfois, jusqu'au vertige. Il résolut de s'en ouvrir à son frère Tiburce, pour qui il avait une amitié profonde, l'amitié de deux jeunes hommes fortifiée par les liens de la vie commune et du sang.

Un soir que Cecilia, comme d'habitude, l'avait tenu éloigné de sa couche, il alla trouver Tiburce.

—Cecilia est souffrante et je ne sais ce qu'elle a, lui dit-il. Venez avec moi.

Tiburce le suivit. La jeune épouse dormait. Ses bras étaient projetés hors du lit; ses mains, pures et blanches, pendaient au-dessus des étoffes précieuses et, tout autour d'elle, croissaient, comme dans le jardin de la villa des Cecilii, des lis blancs et des roses blanches; et l'odeur de ces parfums remplissait la chambre nuptiale, s'élevait vers l'Epoux unique et véritable à qui Cecilia s'était donnée dès son enfance.

Cette nuit-là, le frère de Valérien, Tiburce, prit, lui aussi, le chemin des Catacombes.

. . . .

D'un tel zèle Valérien et Tiburce s'étaient, dès lors, montrés animés, passant leurs journées à encourager les martyrs et leurs nuits à ensevelir les morts, que le bruit de leur con-

version ne tarda pas à s'élever jusqu'au prétoire. Et le préfet Almachius les fit venir devant lui pour les interroger l'un et l'autre. Sans doute s'attendait-il à des excuses, dont il était d'avance décidé à se contenter; mais le sang ardent des deux jeunes patriciens ne leur permettait pas de mentir. Trop souvent ils avaient déploré ensemble la paix où ils s'engourdissaient dans Rome: devant l'image ternie des anciens dieux, ils confessèrent leur foi nouvelle, ivres de joie d'être des héros.

* * *

Cecilia, après la mort des deux frères, était retournée à la villa de la région transtévérine. L'automne déclinant étendait un manteau de pourpre plus sombre aux épaules de la Rome impériale. Aux pentes clairsemées de l'Aventin, les feuilles des frênes tombaient; mais les roses et les lis fleurissaient toujours sur la terrasse où la vierge chantait les louanges de l'Epoux divin.

Et ces louanges devenaient de jour en jour plus éthérées, plus ardentes; toute la légion des chœurs célestes semblait, maintenant, y participer; elles formaient des concerts inouïs que l'on venait entendre de loin; le peuple traversait l'ancien pont Sublicius pour en percevoir les échos. Et Rome se convertissait en masse, tandis que Cecilia, ravie en extase, communiait aux ineffables harmonies.

Alors, de nouveau s'émut le préfet Almachius. Et, de même qu'il l'avait fait pour Valérien et pour Tiburce, il fit comparaître Cecilia devant lui. Elle vint, dans la blancheur de ses vêtements, immaculée et souriante. Et sa grande beauté troubla l'âme double du juge.

—Comment s'appelle, dit-il, le dieu que vous adorez?

—J'adore un Dieu unique en trois personnes, répondit Cecilia: le Père, le Fils et l'Esprit.

Almachius rejoignit, sur son front bas, ses sourcils épais. Cependant, sa voix restait molle encore.

—Renoncez, dit-il, à cette distinction puérile; contentez-vous de servir en secret le crucifié Jésus; l'empereur vous pardonnera cette faiblesse.

Mais, se retournant vers la foule qui se pressait sur les marches du prétoire, elle répéta avec force la formule toute entière du Symbole:

—J'adore un seul Dieu en trois personnes. le Père, le Fils et l'Esprit.

Almachius se leva; il fit signe au bourreau de prendre Cecilia et de la ramener chez elle. Le moment n'était plus aux exécutions publiques, et déjà la foule houleuse, frémissante, acclamait la vierge chrétienne. Mais, à peine arrivé à la villa, le bourreau la conduisit au sudatorium, et, la saisissant brutalement, il la plongea dans une des cuves de marbre où l'eau brûlante sortait à grands flots du réservoir. Il espérait qu'ainsi elle ne tarderait pas à demander grâce...

Cependant Cecilia, toujours souriante, soutenue par les invisibles chants des milices célestes, ne semblait même pas s'apercevoir du martyre qu'endurait son corps. En face d'elle, le bourreau étouffait dans l'atmosphère tépide et lourde du sudatorium. A la fin, il perdit patience. Il étendit la vierge sur le pavé et, d'un coup de hache, s'appliqua à lui trancher la tête. Deux fois, le fer aiguisé glissa sur la chair brillante comme sur un fût de marbre. La troisième fois seulement, le sang rouge jaillit.

Alors,Cecilia s'allongea pour mourir; et, comme sa bouche devenait muette, elle voulut encore, de ses doigts entre-croisés, former le nombre où se résumait sa foi. Trois et un, le Père, le Fils et l'Esprit, les trois notes divines et éternelles, l'accord par excellence, la clé de toute poésie, de toute harmonie, de toute beauté.

Et le bourreau devant ce signe, superstitieux comme un Romain, laissa sa hache sur le pavé du sudatorium et s'enfuit au hasard jusqu'aux pentes clairsemées du mont Aventin, dont les augures, toujours, avaient été contraires aux dieux de Rome.

JEAN BERTHEROY.

———:o:———

Mille-Fleurs, 1554, rue Sainte-Catherine, le rendez-vous de l'él-gance.

La Femme Contemporaine

Sommaire du mois de novembre: I. La théorie et la pratique de l'article 213 du Code civil, Renée Pingrenon.—II. La vie européenne au Maroc, Mathilde Zeys.—III. La vie sociale et les femmes, Max Turmann.—IV. Les petite dots Gabriel d'Azambuja.—V. Portraits de femmes: une poétesse gasconne, Armand Praviel.—VI. L'éducation pratique, Saint-Elme.—VII. Poésies, Joseph de Pesquidoux, Paul de Pitray, Gaston Strarbach.—VIII. Un jour de la Toussaint, Yu.—IX. L'Impasse (suite), Pierre Clesio.—X. Les programmes et l'action.—XI. A nos collaborateurs et collaboratrices.—XII. Bulletin bibliographique, I. Pie X, abbé Fournier. II. La femme dans le ménage, Lena von Seefeld.—III. Jeunesse, Gaston Strarbach.—XIII. Autour du Féminisme.—XIV. Revue des périodiques.—XV. Revue des livres.—XVI. Carnet de la revue.

———

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lectrices, que Mlle Anctil, qui vient de s'embarquer pour la France avec Mlle de Beaujeu, afin d'étudier le système des écoles ménagères, écrira, pour *Le Journal de Françoise* des correspondances appréciées de notre public, nous n'en doutons pas.

Toutes les Canadiennes, qui ont à cœur l'établissement de ces écoles chez nous, et qui désirent se renseigner sur ce qui se passe dans ces institutions, seront heureuses de lire les articles de Mlle Anctil et de suivre, avec la sympathie que nous leur accordons déjà, la vie utile et laborieuse que nos deux charmantes

———

Succès constant et réel aux représentations du Théâtre National. Bien que nous ne puissions avouer un goût prononcé pour le mélodrame, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaitre que le choix qu'on en fait est des meilleurs, et que le public semble l'apprécier hautement. Cette semaine le drame *Latude*, est à l'affiche, avec *L'Adieu du Poète*, de Madeleine, en lever de rideau. L'auditoire sera fort nombreux pour aller applaudir ces deux pièces.

LE COIN DE FANCHETTE

Camille.—A mon avis, vous avez tort, si, pour enlever toute frivolité de l'esprit de votre fille, vous lui enseignez que la toilette est une quantité absolument négligeable. Les extrêmes, en tout, n'ont jamais rien valu. Une femme ne doit pas songer qu'à la toilette, mais elle ne doit pas non plus ignorer ces accessoires si nécessaires à son charme et à sa féminéité. Sans apporter à sa parure une recherche exagérée, il convient qu'elle soit mise avec goût et distinction, qu'elle ait le souci de porter ses robes bien coupées et de la couleur qui convient à son teint et à sa taille.' Ces détails valent mieux encore que la richesse et la finesse des étoffes. L'art c'est d'être bien mise sans attirer toutes les attentions, et de savoir s'attifer d'une façon à la fois élégante et discrète. Laissez donc votre jeune fille chiffonner, à ses heures de loisir, un nœud de ruban ou un bout de dentelle. Si sa tête est bien meublée, elle ne consacrera à ces frivolités que juste le temps qu'il faut pour paraitre à son avantage Ce n'est pas coquetterie, c'est justice. Et lors même que ce serait coquetterie, elle reste dans les bornes de l'indispensable, de la désirable coquetterie.

Sourde affligée.—Je sais, pour les avoir déjà vus, qu'il y a des éventails acoustiques. Ce sont des appareils plus gracieux que les audiphones ordinaires; peut-être vous en trouverez-vous bien

Félix.—Vous êtes un monstre, un monstre bien agréable, mais enfin un monstre puisque vous avez pu écrire que la seule certitude de la paix engendrerait, en un demi-siècle, une corruption et une décadence plus destructives de l'homme que les pires des guerres. Je m'étonne que vous ne citiez pas Gyp, qui, a déclaré que le Seigneur même est en faveur de la guerre puisqu'on l'invoque sous le nom du Dieu des armées. Vous mériteriez que je dirige sur vous l'artillerie de mes arguments Je n'en ferai rien, n'aimant pas à jeter ma poudre aux moineaux.

Rose des Iles.—Une décoction d'écorce de noix forme, dit-on, une teinture excellente pour teindre les cheveux en châtain foncé. Demandez à votre pharmacien 30 grammes d'écorce que vous laissez tremper dans une chopine d'eau, pendant une heure, en y ajoutant ensuite un morceau d'alun de la grosseur d'une noisette pour fixer la couleur. Appliquez avec une éponge. Je vous donne cette recette pour ce qu'elle vaut: je n'ai pas eu connaissance qu'elle ait été essayée. En tous cas, elle est tout à fait inoffensive.

Mathurin.—On peut pousser la courtisannerie très loin, si vous connaissez l'acte de ces gentilshommes anglais buvant un verre de l'eau dans laquelle Anne de Boleyn prenait son bain.

Un serin.—Mais oui, je vous ai deviné monsieur le Biennommé; quand un imbécile parle, il n'y a aucun inconvénient à ne pas le comprendre.

Muguet des Bois.—Je suis enchantée des bons résultats pratiques de ma campagne en faveur des cercles de lecture. Vous verrez quel bien intellectuel,—et moral aussi, n'en doutons pas—résultera de votre louable entreprise.

Choisissez de préférence les vrais grands écrivains français, Pascal, La Bruyère, et les pages choisies des auteurs contemporains. Il y a dans "l'Etape" et "Un divorce" de Paul Bourget quelques passages que vous ne sauriez lire à haute voix à des jeunes filles. Rien ne vous sera plus facile que de les omettre, en vous contentant d'en raconter la substance convenable à votre auditoire. Je vous conseille "Le livre de mon ami," d'Anatole France. C'est délicieux, et il n'y a pas un mot à retrancher. On n'en saurait dire autant des œuvres, en géné-ral, de cet auteur, si admirable styliste soit-il.

Justine.—C'est partie remise, ma bonne amie. Je passerai par votre ville en décembre, et j'irai, sûrement. cette fois frapper à votre poret. Non, je n'oublie pas. Donnez-moi des nouvelles de votre santé à laquelle je m'intéresse sans cesse Courage.

Alph. B.—En ce moment, je ne puis vous donner 'information que vous me demandez, mais je chercherai, et je vous l'enverrai dès que je le pourrai.—Je suis heureuse de ce que vous me dites de votre nouvelle position bien que cela doive être fatiguant d'enseigner à 80 élèves tous les jours. Vous êtes une si brave petite âme, si énergique et si vaillante que vous ferez en sorte que la besogne ne vous pèsera pas sur les épaules tout en la rendant agréable aux autres. Ma chère si je commençais à décrire toute l'admiration et la sympathie que j'éprouve devant le dévouement et le courage déployés par vous et vos émules, toute la livraison du JOURNAL DE FRANÇOISE n'y suffirait pas.

Poulette Blanche.—Des cheveux "auburn" sont des cheveux de teinte marron clair. C'est une très jolie nuance que vous aurez le grave tort de défigurer en essayant de les blondir davantage. Ce ton ardent qu'on appelle blond Titien et qui fait votre admiration se retrouve rarement à l'état naturel. Pour l'obtenir, les Vénitiennes, parait-il, se soumettaient à de détestables supplices.

Adirondacks.—Byron a dit: L'amitié, c'est l'amour sans ailes.

Françoisette.—Merci de l'information. Si ce que vous dites arrive, il y aura mic-mac et mac-mic.

Célina.—Je n'ai point reçu ce manuscrit dont vous me parlez. Je le verrai avec empressement, mais je vous préviens que je serai sévère. Déjà on me reproche de ne l'être pas assez. Jusqu'à la directrice qui s'en mêle et me fait jeter au panier une infinité d'articles que j'aimerais pourtant à conserver. Pas commode, la directrice, je vous l'affirme! Toutefois de doutez pas de ma bonne volonté à vous être utile. sinon agréable.

Lotte.—On ne parle pas politique dans une gazette de la famille. Je serais désolée toutefois qu'en ce qui me concerne personnellement, on ignorât la belle couleur rouge de mon guidon.

Reçu lettres d'**Anémone, Tricolore, Roquet,** et **Prudence.**

FRANÇOISE.

——:o:——

Propos d'Etiquette

D.—Porte-t-on des gants en peau de Suède ou en peau glacée avec un costume de ville?

R.—On porte indifféremment l'une ou l'autre sorte de gant; je vous prie seulement de remarquer que la main parait plus petite dans un gant de peau non glacée.

D.—Une réponse est-elle nécessaire à une invitation à un mariage?

R.—Cela dépend. Si vous recevez une lettre de faire part où vous n'êtes invitée qu'à la bénédiction nuptiale donnée à l'église, vous n'avez pas besoin de répondre. Mais si vous êtes invitée à la maison, vous devez répondre.

D.—Vers quelle heure, à ma soirée de cartes, doit-on faire circuler la limonade ou le punch?

R.—Si le souper est servi vers onze heures et demie ou minuit, vous offrez la limonade et le punch vers dix heures et demie.

D.—La maîtresse de maison peut-elle se permettre de prendre une place à la table de jeu, avec ses invités?

R.—Si les invités sont nombreux, il est préférable pour elle de s'abstenir. Mais s'il n'y a que quelques tables et que tout le monde soit occupé aux cartes, elle peut, sans inconvénient jouer avec les autres. Qu'elle se rappelle, cependant, qu'elle ne doit pas se mettre à une table de jeu, si une personne parmi les invités, ne veut pas jouer les cartes. Elle lui doit de lui tenir compagnie et d'essayer de l'amuser par d'autres distractions.

LADY ETIQUETTE.

——:o:——

——:o:——

Une femme peut-elle aimer plusieurs fois?

On dit que les femmes ne peuvent aimer qu'une seule fois dans leur vie. C'est un bruit qu'ont fait courir les poètes. Un amour éternel fournit une admirable matière à mettre en vers, mais se rencontre rarement dans la réalité. On chercherait vainement aujourd'hui sur toute la surface du globe des amants à long terme dont la constance puisse être comparée à celle de Jacob et de Rachel, d'Abélard et d'Héloïse, de Pétrarque et de Laure, de Paolo Malatesta et de Francesca da Rimini. Il semble que la lignée de ces héros et de ces martyrs de l'amour est depuis longtemps éteinte; peut-être même conviendrait-il d'ajouter que les aventures de personnages légendaires passées au crible de la critique historique, conduite suivant les procédés de l'école moderne, donneraient lieu à quelques désenchantements.

Les grandes passions qui durent autant que la vie, sont du domaine de la poésie, et en admettant qu'elles aient jamais existé dans l'histoire, elles remontent à une époque tellement éloignée qu'elles ne pourraient pas se renouveler dans l'atmosphère prosaïque du vingtième siècle. Aussi toutes les collaboratrices du *Lady's Realm*, revue féminine anglaise, publiée à Londres, interrogées sur une question qui pouvait être controversée au moyen âge, mais qui ne laisse plus de place à aucune incertitude dans le monde moderne, ont-elle été unanimes à répondre: "Oui, une femme peut aimer plusieurs fois dans sa vie."

Une correspondante de ce magazine ne craint pas d'affirmer que les préjugés répandus sur cette question proviennent uniquement d'une équivoque. C'est surtout en matière d'amour qu'il faut se défier de la contrefaçon. Aucun philosophe n'a encore réussi à donner une définition exacte de cette perturbation de l'esprit et des sens qui échappe à toute analyse, et les principaux intéressés eux-mêmes se trompent presque toujours sur le véritable caractère du sentiment dont ils se croient animés. Les uns prenent pour de l'amour une fantaisie éphémère; les autres commettent une erreur bien plus complète encore en assimilant la plus brûlante des passions humaines à une de ces affections honnêtes, loyales et sincères qui peuvent indéfiniment se prolonger sans user le cœur et sans compromettre l'équilibre de la raison.

Laissons de côté les caprices éphémères et les affections à long terme; ces deux contrefaçons de l'amour, la seconde d'ailleurs beaucoup plus recomandable que la première, n'ont qu'une vague et lointaine analogie avec la plus violente, la plus irrésistible de toutes les passions humaines, la seule puissance terrestre dont les décrets ne se discutent pas.

Le véritable amour est d'ailleurs, sauf de très rares exceptions, facile à reconnaitre. Il doit presque toujours son origine à des motifs qui n'ont rien de commun avec les règles les plus élémentaires du bon sens et de la raison. Il semble, à première vue, qu'une des plus lamentables infirmités de la nature humaine soit précisément cette impuissance à exercer le moindre contrôle sur la naissance et les progrès d'une passion appelée à avoir une influence si décisive sur toute notre vie. Plus un amour est déraisonnable, plus il est profond, plus il est sincère.

Pourquoi une petite pensionnaire,

trop jeune encore pour avoir habitué son esprit aux petits calculs où le souci de l'avenir se combine d'une façon ingénieuse avec les impulsions du cœur, s'est-elle follement éprise d'un garçon sans beauté, sans argent et sans esprit? En général, il n'est rien de plus difficile que de découvrir la cause de ces coups de foudre. Tantôt il a suffi d'un tour de valse pour conquérir un cœur qui n'atendait qu'une occasion pour se laisser prendre; il était évident que deux êtres qui dansaient ensemble avec une si parfaite harmonie de rythme, de mouvement et de cadence, étaient nés l'un pour l'autre et ne devait être séparés que par la mort. Tantôt, c'est à la couleur de ses yeux d'un noir intense ou d'un bleu rare, qu'une jeune homme doit ses plus brillantes conquêtes; quelquefois même un nœud de cravate artistement chiffonné, ou une heureuse inspiration dans le choix de la fleur arborée à la boutonnière exercent une fascination irrésistible; mais ces victoires ne sont rien auprès des ravages que produit dans le cœur des jeunes filles une application trop loyale du principe de la réciprocité. Une débutante se sent tellement flattée de recevoir des hommages qu'elle ne s'inquiète pas de rechercher s'ils sont sincères ou de mauvais aloi. Elle se fait un point d'honneur d'obéir à la fois à un sentiment de justice et à un devoir de reconnaissance, en aimant un homme qui a eu assez de bon goût et d'intelligence pour admirer sa beauté.

Que d'existences à jamais brisées, si ces premières amours écloses en général pour les prétextes les plus futiles devaient durer autant que la vie!

Cette première passion d'autant plus vive, d'autant plus ardente qu'elle ne repose sur aucun motif raisonnable, est parfois assez lente à disparaître, mais elle ne résiste pas à l'épreuve du temps et à la fatalité des lois qui régissent la nature humaine.

Oui, les femmes peuvent aimer plusieurs fois, mais elles n'aimeront pas de la même manière. Le second, le troisième, le quatrième amour seront plus superficiels ou plus intenses, plus intellectuels ou plus passionnés que le premier, mais à coup sûr ils ne lui ressembleront pas. Les aimables et sentimentales collaboratrices du *Lady's Realm* sont unanimes à soutenir que chaque nouvel amour marque un progrès sur celui qui l'a précédé. Suivant cette ingénieuse doctrine, ce ne serait pas la jeunesse, mais le plein épanouissement de la maturité qui réserverait à la femme les passions les plus vives et les enchantements les moins exposés à des déceptions et les plus purs de tout mélange. Nous nous garderons bien de protester contre une théorie aussi consolante pour les femmes dont le cœur est resté sensible bien que leur front ait subi les premiers outrages du temps; mais pour les hommes, il est peut-être plus prudent de s'en tenir à la maxime de La Rochefoucauld: " Les plus fous sont les vieux fous."

G. LABADIE-LAGRAVE.

———:o:———

A Travers les Livres

(Avant la conquête, par Adèle Bibaud. En vente chez tous les libraires.)

Ce petit roman éclos dans le meilleur comme dans le plus tendre des cœurs nous est arrivé en guise de surprise; l'accueil n'en a pas moins été aussi cordial que chaleureux.

Mlle Bibaud, l'auteur de *Avant la Conquête* est bien connue dans le monde des lettres canadiennes. Il y a quelques années déjà, un critique compétent traçait des œuvres de Mlle Bibaud ces lignes que je transcris ici, afin de prouver à la femme-écrivain que depuis longtemps, je la suis avec intérêt, et que je note religieusement les louanges qui s'élèvent sur son chemin:

" Mlle Bibaud, disait alors le critique, écrit avec une simplicité, une réserve éminenment française et qui sont pleines de noblesse. Une page de sa plume fait doucement vibrer l'âme et la met au diapason de la prière. Son âme semble déjà avoir beaucoup souffert et toute froissée à ce rude contact avec la vie, on la dirait prête à se replier sur elle-même comme la feuille de la sensitive."

C'est ainsi que furent salués les débuts de Mlle Bibaud dans la carrière littéraire. La mort a depuis rendu inerte la main qui publia ces lignes. Avec quel empressement pourtant elle eut analysé le dernier roman que celle, dont il suivait les succès avec tant de sincérité, vient de faire paraître!

Avant la Conquête est un roman historique et tout à fait canadien. C'est déjà un mérite que d'avoir eu le bon goût de choisir une page de notre histoire pour y faire revivre des héros et des héroïnes.

Je laisse aux lecteurs le plaisir de suivre eux-mêmes les diverses péripéties développées par l'auteur dans le livre. Il y a des dénouements tristes qui attendriront les imaginations tendres; elles trouveront quelque dédommagement à leur tristesse dans le bonheur de deux d'entre les personnages ... Si nous regardons autour de nous, dans la vie réelle, en voyons-nous davantage?

Je souhaite à l'auteur d'*Avant la Conquête* tout le succès qu'elle ambitionne et qu'elle mérite à tous égards. FRANÇOISE.

———:o:———

LA VOCATION DE SAINT-SAENS.

Une légende ne prétend-elle pas que la vocation vint à Mozart enfant, lorsque en effleurant les touches du clavecin paternel, il trouva l'accord du tierce?

Camille Saint-Saëns, lui, doit la révélation de son génie musical à... la " tyrolienne ". Voici comment:

" Le futur auteur des " Barbares " n'était encore qu'un petit enfant. C'était la monde alors de ce " crépi tyrolien," ainsi appelé parce que des maçons du Tyrol, faisant leur tour de France, en barbouillèrent nos maisons. Celle de Saint-Saëns subit, comme les autres, ce maquillage.

" Tout en mouchetant la façade de plâtre, à petits coups de leur pin-

ceau, les ouvriers chantaient, debout sur leur échafaudage, ces chansons de leurs pays, bondissantes comme des cascatelles, et que nous firent entendre les "yodleurs" du village suisse à l'Exposition.

"Le jeune Camille les écoutait en extase. Puis il quitta la fenêtre où il s'était acoudé et se dirigea vers le piano. Sans trop tâtonner, lui encore ignorant de la gamme, il joua de mémoire les mélodies qui l'avaient charmé."

Quelques "laï-tou" l'avaient rendu musicien.

———:o:———

A PROPOS DE CHRYSANTHEMES.

Un joli mot du prince Ferdinand de Bulgarie sur ces fleurs si "parisiennes" qui en ce moment décorent tous les appartements, et dont l'exposition annuelle vient d'avoir lieu.

Le prince Ferdinand aime non seulement les chrysanthèmes; il adore toutes les fleurs. Dans ses domaines de Varna et d'Euxinograde, les serres sont tenues avec un soin jaloux. Chaque année, le prince en personne préside à la récolte officielle des roses dans les champs de Philipposolis. Dans son palais de Sofia, tous les appartements sont, en toutes saisons, égayés de verdures et de fleurs rares; sa table de travail est agréablement encombrée d'une multitude de petits vases de cristal remplis de fleurs chaque jour renouvelées.

Le prince, qui fait de fréquents voyages à Paris, s'intéresse beaucoup à tout ce qui touche la culture des fleurs en France. Il se trouvait l'an dernier à Paris lors de l'exposition des chrysanthèmes et ne manqua pas d'aller la visiter.

En connaisseur et en collectionneur, le Prince s'était arrêté devant toutes les espèces exposées avec une prédilection pour ces merveilleux chrysanthèmes qui ressemblent à quelque énorme houppe à poudre de riz, bouffants, frisés, tourmentés. Et tout d'un coup, avisant une variété nouvelle qu'il n'avait pas encore rencontrée,—c'était un chrysanthème roux aux longues ligules très fournies et frisées, il l'admira longuement. Puis le montrant, en souriant, aux personnes qui l'accompagnaient:

—Chrysanthème? fleur qui a de longs cheveux, presque pas de cœur, —une femme!

———:o:———

RECETTES FACILES

Omelettes aux croûtons.—Faites revenir au beurre des petits dés de mie de pain, mêlez-les avec une dizaine d'œufs battus, du sel, du poivre et versez dans une poêle où vous avez chauffé du beurre. Liez, ployez et dressez sur le plat.

Poulet à la diable.—Choisir un poulet jeune, très tendre. Le fendre par le dos, l'ouvrir et l'aplatir, le tenir ouvert à l'aide d'une brochette, qui l'écarte de part en part; ainsi préparé, enduisez-le de blancs d'œufs bien battus en neige, puis couvrez de mie de pain. Vous renouvellerez cette opération deux fois, pour que la croûte qui doit l'envelopper soit assez dorée. Vous le ferez cuire sur le gril, à feu doux, et vous le servirez avec une remoulade très relevée.

Gâteau.—Faites une pâte avec farine, sucre râpé, beurre fondu en quantités égales et une pincée de sel; ajoutez-y peu à peu deux œufs battus et une chopine de lait. Beurrez un plat qui puisse supporter le feu et faites cuir au four. Servez dès que le gâteau aura pris couleur, et dans le même plat. Saupoudrez-le de sucre.

Riz au fromage.—Faites crever une demi-livre de riz dans une pinte de bouillon, faites-y fondre un quart de beurre et autant de fromage râpé. Beurrez un moule et portez au four trois quarts d'heure. On peut aussi, pour plus de simplicité, mettre la préparation dans un plat allant au four. Lui faire prendre couleur une demi-heure et le servir dans le plat de cuisson.

Vin de prunes.—Prenez des prunes de damas bien mûres, la quantité que vous voudrez; mettez-les dans une bassine, sur un feu suffisant pour les faire crever et en faire exuder le suc; versez dans des terrines et laissez refroidir; mettez de nouveau sur le feu, et agissez de la même manière, vous réitérerez cette manipulation trois fois, afin d'obtenir un suc plus sucré et plus concentré. Passez alors le suc, mettez le marc à la presse, réunissez les liqueurs et sur chaque pinte de ce suc, ajoutez quatre onces de sucre. Portez ce mélange dans un lieu dont la température soit de quinze à dix-huit degrés Reaumur; faites fermenter le temps suffisant, après quoi laissez reposer, tirez à clair et mettez en bouteilles.

Conseils Utiles

Taches d'encre sur des tapisseries.—On enlève les taches d'encre des tapisseries avec du chloroforme. Celui-ci rend également leur brillant aux couleurs.

Pour laver la broderie.—Pour laver de fines broderies il est avantageux de se servir d'eau de pluie et de savon blanc de Castille. Faites une bonne mousse tiède et rincez après soigneusement.

Brosses à cheveux.—On peut nettoyer les brosses à cheveux en les lavant à l'eau tiède additionnée de sel de soude ou d'ammoniaque. Trempez les brosses dans l'eau jusqu'à qu'elles soient propres en ayant bien soin de ne pas mouiller le dessus et la poignée de la brosse. Rincez à l'eau froide.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

(Cette correspondance, petits amis, a été écrite spécialement à votre intention par une jeune française qui s'intéresse tout particulièrement à vous. Son nom ne peut vous être inconnu car il est celui d'un des gouverneurs de notre colonie avant la conquête. Melle de Lauzon, d'ailleurs, n'a nullement besoin d'une présentation plus élaborée ; son seul titre d'amie de Melle de Linden lui donne un droit incontesté à votre sympathie. J'offre, en votre nom comme au mien, à l'auteur de cette intéressante causerie, l'expression de nos chaleureux remerciements. – TANTE NINETTE.)

Le passage de l'Evêque en Cornouailles (Anjou) France.

"Le temps n'est pas bien sûr, la mère, ne trouvez-vous pas?" "Ah, dame, il va peut-être tomber de l'eau, cela ne serait pas étonnant." "Pas étonnant, non, mais dommage ; on a tant travaillé *ces jours* pour Notre Seigneur l'Evêque ! (*) Tout serait donc manqué?" "Et la cavalcade avec nos gars, donc ! Faut espérer que le temps va se maintenir jusqu'à ce soir."——Ainsi devisaient entre eux, par une grise journée de printemps, de bons habitants du bourg de Cornouailles (Anjou), et tandis que les langues marchaient, les doigts ne restaient pas inactifs, non plus. Les bandes d'étoffe blanche, bariolées de vives couleurs se tendaient à travers les rues, les arcs de triomphe s'élevaient couverts de mousseline, de verdure, les branches d'arbre s'épanouissaient de fleurs en papier, modeste tribut des déshérités qui n'en possédaient point de véritables dans leurs jardins. Et le village s'égayait, s'animait avec tous ces ornements de teintes diverses. Braves gens ! Ils y mettaient tout leur cœur, et à défaut de goût, toute leur bonne volonté stimulée par la vieille foi traditionnelle, qui leur faisait reconnaître dans le pasteur attendu un représentant de Dieu même. Dans les différentes alternatives d'espérance et de crainte, les heures s'écoulaient rapidement, et enfin, le maire, les conseillers municipaux et les notables de la paroisse commencèrent à se former en cortège pour aller au devant de "Notre Seigneur l'Evêque." L'attente, heureusement, ne fut pas trop longue, et bientôt un cycliste qui, pour calmer l'impatience générale, poussait de temps à autre une petite pointe en avant, put annoncer l'approche de la calèche épiscopale. Cette grande nouvelle est reçue avec joie par la foule et, en effet, on commence à apercevoir le défilé qui va toujours en augmentant. Un des châtelains de la paroisse est à la tête de la cavalcade et précède la voiture, tandis que les gars de bonne volonté l'escortent en formant deux files. Les chevaux sont ornés de cocardes aux couleurs de l'Evêque et tous ces rubans jaunes et bleus ajoutent beaucoup au pittoresque du spectacle. A l'entrée de la commune Monseigneur met pied à terre, les autorités s'avancent et les discours de bienvenue sont échangés. Une fois ces formalités accomplies, l'auguste visiteur appartient au clergé ; il se rend au presbytère pour revêtir les ornements pontificaux, puis il se dirige vers l'église, suivi de toute la paroisse, pour le salut solennel qui doit y avoir lieu. Combien elle est pittoresque cette ancienne église de Cornouailles, perchée sur un roc à pic, un peu délabrée, sans architecture aucune, mais décorée et fleurie avec un air de fête. Le flot humain gravit les nombreuses marches et s'engouffre dans la grande nef déjà assombrie par le crépuscule ; en peu d'instants la petite plateforme est vide, ils y sont tous entrés, les convaincus, les curieux, les indifférents—mais non les hostiles ! d'ailleurs il n'y en a pas dans ce bon petit coin de la France, loin des grandes villes démoralisatrices et sceptiques.

Et maintenant c'est fini pour ce soir ; il se fait tard déjà, la nuit approche ; quelques illuminations isolées dans la bourgade, un peu plus d'animation que de coutume, puis le grand silence descend sur toute cette agitation : tout repose jusqu'au lendemain. . . . .

Au lever du soleil, le bourdonnement recommence, car n'est-ce pas aujourd'hui la grande cérémonie de la confirmation ? Les enfants doivent s'apprêter de bonne heure, les parents sont tous affairés, car d'abord il faut s'occuper des héros du jour, puis revêtir soi-même les habits de dimanche. Bientôt, sous l'œil vigilant des Sœurs dévouées et des bons Frères qui les ont instruits, défilent deux longs cortèges de fillettes en blanc et de jeunes écoliers au bras noué de rubans de la même nuance. Ils gravissent tour à tour les vieilles marches usées et branlantes, puis . . . . les portes retombent lourdement sur leurs gonds, la cérémonie s'allonge . . . . s'allonge—c'est inévitable, les confirmés sont si nombreux, et il en est venu de la paroisse voisine encore . . . . Puis tout à coup les cloches se mettent en branle et tous sortent et se répandent au dehors ; un grand brouhaha s'élève sur la place, les auberges se remplissent . . . . il fait si chaud, songez-y donc, et l'on est resté si longtemps enfermé qu'il faut bien se rafraîchir. Mais écoutez ! un bruit court que Monseigneur va faire visite à l'école des Sœurs, et tandis que tout le monde se répète la chose le voici qui parait, un doux sourire répandu sur son visage paternel, vêtu de ses jolis habits violet pâle . . . . Accompagné du curé, il passe, bénissant les petits enfants que les mères, émues, lui présentent, donnant à baiser son anneau pastoral . . . il sème la joie sur son chemin, félicitant les braves habitants sur leurs naïves décorations, et se gagnant tous les cœurs . . . . Arrivés aux maisons d'écoles il a su, en quelques mots pleins de tact, louer les bienfaiteurs de l'endroit, toucher le cœur des religieuses, des enfants et de leurs parents. Et lorsque, après le repas au presby-

---

(*) "*Ces jours*" et "*Notre Seigneur l'Evêque*" sont des locutions familières aux habitants du pays.

PAGE DES ENFANTS

tère, il remonte en voiture pour aller confirmer d'autres enfants à quelques lieues de là, c'est au milieu de regrets universels et de vivats nourris qu'il s'éloigne de cette bonne population, à laquelle son passage va laisser comme un parfum de paix et de foi.

MARIE-ANTOINETTE DE LAUZON.
Château de Villegoutier,
(Maine et Loire).

Ballade du Petit Bébé

Il fait un gazouillis suave,
Un chantonnement continu,
Sans souci du ton, de l'octave;
Son crâne au seul frison ténu
Est si blond, qu'il parait chenu.
Dans son fauteuil, par la planchette
Qu'il frappe du poing, retenu,
Le petit bébé fait risette.

Et puis il désigne, très brave,
Le gros chat, de son doigt menu.
Et puis, quand sa bonne le lave
Et lui poudre son corps charnu,
De vive force maintenu,
Jambes en l'air, sans chemisette,
En montrant son petit corps nu,
Le petit bébé fait risette.

Après quoi longuement il bave,
Et, comme un objet inconnu,
Il contemple, rêveur et grave,
Son pied dans ses mains tenu.
Et puis du désir saugrenu
De sucer son bout de chaussette
Auquel il n'est pas parvenu,
Le petit bébé fait risette.

ENVOI

Princesse au regard ingénu,
Croyez-moi, dans la maisonnette
Tout rit lorsque, nouveau venu,
Le petit bébé fait risette.

ED. ROSTAND.

A table :

La maîtresse de la maison a une invitée :

—Vous reprendrez bien de ce vol-au-vent ?

—Non, merci.

— Un peu de cervelle, seulement.

L'invitée, minaudant.—Oh si vous me prenez par mon faible !...

LES JEUX D'ESPRIT

Charade

Un à deux réunis désigne une monnaie,
Que le Turc en sa bourse est heureux d'enfermer.
La plante, sans mon trois ne pourrait pas germer,
Contre lui,, bien souvent, vainement l'on essaie,
De mon tout, dont pourtant on a soin de s'armer,
Mais qu'au sein de quelque bagarre,
Il montre son utilité,
En nous donnant sécurité,
A Paris comme ailleurs, la chose n'est pas rare.

Histoire du Canada

Que doit le pays à MM. de Tracy, Courcelles, Talon, Frontenac, Mgr de Laval, Mgr de St-Valier, M. d'Iberville et M. de Callières?

Réponses à Jeux d'Esprit

Question d'histoire

Donnez le nom de ce personnage qui, le premier, fit le tour du monde?

Rép. Magellan.

Ont répondu: Francine à Adrienne, Anémone, Cygne Blanc, Olive G., Juliette V., Montréal

Notions de Physique

Pourquoi nos pieds sont-ils froids quand notre tête est en feu?

Rép.—Parce que l'air chaud cherche à monter et l'air froid, à descendre.

Ont donné de bonnes réponses: Anémone, Cygne Blanc, Olive G., Juliette V., Montréal; Madeleine M., Stanislas J. Sauvageau, Allard K., George Durand, Albert Bernard, Algue Marine, Québec.

Charades amusantes

Qu'est-ce qui se coupe et ne se mange pas?

Rép.—Un jeu de cartes.

Quel est le sens qu'on pourrait ajouter aux cinq autres?

Rép.—Le bon sens.

Ont répondu: Cygne Blanc, Olive G., Juliette V., Cendrillon, Moderne, Esculape II, Etudiant, Montréal; Stanislas G. Sauvageau, Allard K., George Durand, Albert Bérard, Algue Marine, Eustache et Lucile LHeureux, Mystifié, Allure Rapide, Inflammable et Jules St-A., Québec.

Ecole Garneau

Ont bien répondu à la première question et à la seconde des charades amusantes:

Donat Landreville, Emile Désilets, Charles Peachy, Juliette Pelletier, Laura Peachy, Dora Joinette. Rhéa LeBlanc, Alfred Moreau, Wilfrid Foisy, Edouard Faulkner, Eric Roy, Armand Laverdure, Athanase Juneau, L P. Bélanger, Amanda St-Georges, Alice Dumais, Maria Mathieu, Laurenza Delorme, Marie-Jeanne Scantland. Yvonne Landreville, Laurenza Lajoie, Rosario Barrette, Abdon Côté, Christophe Charron et Roger Dorval.

Variété.

Les Indiens croient que tout ce qu'ils ont rêvé doit s'accomplir. Pendant la guerre d'indépendance de l'Amérique, sir Johnson, chargé de négocier un traité d'alliance avec une tribu indienne, reçut un matin la visite d'un des chefs de cette tribu qui lui dit: " J'ai rêvé cette nuit que tu me donnerais cet habit rouge brodé que tu portes dans les jours de cérémonie."

Sir Johnson n'osa point refuser cette demande, mais se promit de prendre sa revanche. Quelques jours après, il montrait du doigt à l'Indien une terre fertile appartenant à sa tribu et lui dit: "—J'ai rêvé que tu me donnais cette terre." Le vaniteux chef qui avait voulu se parer d'un vêtement pompeux, se trouvant pris dans son propre piège, baissa la tête d'un air confus, puis répondit: " Tu l'auras, mais je désire désormais que nous ne nous communiquions plus nos rêves."

Par le Droit Chemin

HENRI ARDEL

III

Suite

Cette après-midi, la vieille dame n'avait guère l'oreille ouverte à une grave confidence. Elle était toute à ses préparatifs de réception. A peine rentrée, vite elle s'affaira, morigenant ses domestiques, s'agitant de façon à accentuer, de façon inquiétante, l'excessif coloris de ses joues.

—Marraine, est-ce que je ne puis vraiment vous aider en rien? proposa Simone, non seulement parce qu'elle était l'obligeance même, mais encore parce que la journée lui semblait un peu longue, enfermée dans cette grande maison de province, calme comme la rue étroite qui l'enserrait, à l'ombre de la cathédrale. Où était la charmante liberté de Mers? et les promenades inoubliables avec René Soraize, qui avaient été l'aube de son bonheur. Jean périgrinait dans la ville; mais elle, comme de juste, était restée avec Mme Dalbigny, et elle n'osait même s'échapper pour aller errer dans le jardin que dorait l'automne.

—Tu voudrais m'aider, mon pauvre petit. Tu ne connais rien aux choses de la maison. Laisse-moi faire. Dans un moment, nous allons sortir.

Simone étouffa un soupir de satisfaction. Tout lui semblait préférable à l'inaction où elle piétinait sur place.

—En m'attendant, puisque tu es toute prête, fais un peu de musique pour te distraire, ou regarde les photographies.

J'aime mieux faire de la musique, si je ne vous gêne pas.

—Oh! pas du tout... Je vais surveiller mon personnel; j'ai des domestiques qui croient tout savoir et quand je ne suis pas derrière eux, ils ne font que des sottises!

Simone passa dans le salon, vaste et froid, dont les meubles de vieux Beauvais étaient correctement disposés en cercle. En toute vérité, elle avait pu dire à René Soraize qu'elle était bonne musicienne, non seulement parce qu'elle possédait la science acquise, mais surtout parce qu'elle avait le sens inné des harmonies et comprenait d'intruition la langue merveilleuse des sons. Sans réfléchir, elle se mit à jouer, puis à chercher les pages, les mélodies que René lui avait demandées le plus souvent... Et le doux passé si proche et si vivant, la reprit, l'emportant bien loin de ce salon provincial tout glacé, la ramenant dans la gaie petite pièce, tendue de perse claire où elle avait passé des instants que son cœur n'oublierait jamais...

—Eh! Eh! petite fille, tu ne chantais pas comme cela au printemps dernier? fit Mme Dalbigny, qui était rentrée dans le salon sans qu'elle s'en aperçût. Ta voix s'est étendue; mais surtout tu n'avais pas l'air pareillement de croire à toutes les billesvesées que tu chantes... Très bien, très bien... Tu deviens mûre pour le mariage, petite. C'est parfait... Tu es d'âge!

Un frémissement secoua Simone. Etait-ce cette fois la minute où elle devait parler? Ses doigts tremblèrent sur le piano... Mais entre les portières qui séparaient la salle à manger du salon, le domestique apparut, demandant discrètement:

—Si madame veut bien me dire quel vin je dois monter de la cave?

Simone respira, allégée et rieuse, à l'idée du prosaïque incident qui arrêtait la confidence frémissant sur ses lèvres. Mme Dalbigny lui dit:

—J'en ai pour un moment, ma petite. Mets ton chapeau. Nous allons sortir. Ce soir, tu nous chanteras quelque chose. Ce sera à merveille!

De nouveau, elle clignait des yeux du même air entendu qui avait déjà intrigué Simone.

Comme elle l'avait annoncé, elle reparut bientôt, et après avoir encore distribué quelques mercuriales, elle partit, emmenant Simone. pour faire de menues courses auxquelles elle attachait une importance capitale. A travers les rues tranquilles, où parfois elles étaient les seules passantes, la marraine et la filleule circulèrent ainsi jusqu'au crépuscule, rencontrant par. fois des personnes amies de Mme Dalbigny avec lesquelles celle-ci ne manquait pas de s'arrêter à causer, sans souci d'obstruer ainsi la circulation sur les trottoirs étroits. Quand elles revinrent, le crépuscule d'automne embrumait les lointains, les lueurs du gaz tremblaient déjà toutes jaunes, dans les reverbères, et les tramways étoilaient l'ombre de leurs lanternes éblouissantes.

Jean venait de rentrer; et, très allègre, il conta à sa sœur sa visite à la cathédrale, ses promenades à travers le vieil Amiens découpé de canaux qui baignaient le pied des maisons grises dont l'humidité rongeait la pierre. Avec des yeux d'envie, Simone l'écoutait. Il questionna:

—As-tu, au moins, pu parler à ta marraine du grand projet?

Simone secoua la tête.

—Elle n'avait guère le loisir de m'entendre tantôt. J'ai pensé qu'il serait plus sage d'attendre à demain matin, quand elle n'aura plus d'invités à recevoir. Maintenant, il faut que je me fasse un peu belle, avec rien! pour la contenter.

Simone passa dans sa chambre, et pour obéir au désir de Mme Dalbigny revêtit la blouse de soie souple, d'un rose de Chine, qu'elle avait, à tout hasard, glissé dans sa valise; puis ayant soulevé d'un doigt alerte les ondes de ses cheveux sombres, capricieusement noués, pour dégager la nuque, elle descendit dans le salon où Mme Dalbigny la faisait appeler... Alors seulement elle se demanda à quels inconnus elle allait être présentée, et une moue plissa ses lèvres à l'idée que ces inconnus avaient bien des chances

pour ne pas lui sembler fort amusants. Vite, elle ouvrit la porte du salon, entendant résonner le timbre d'entrée qui annonçait quelque nouveau convive.

—Ah! voilà enfin cette chère enfant! s'exclama une voix un peu forte, toute paternelle d'accent

Et Simone, alors, se trouva en présence d'un prêtre d'une soixantaine d'années qui, sous ses cheveux blancs hérissés en brosse, avait l'air doux, paisible et bienveillant. Près de lui, étaient assis le docteur Lebreuil et sa femme, une grosse personne dont la toilette accusait de visibles intentions d'élégance. Tous deux, Simone les avait entrevus dans un précédent voyage, et ils le lui rappelèrent avec force paroles aimables que Mme Dalbigny interrompit pour présenter sa filleule au vieux prêtre, l'abbé Bourrien, chanoine à la cathédrale. La présentation fut d'ailleurs écourtée, car, de nouveau, la porte du salon s'ouvrait pour laisser entrer une petite femme maigre et fine, l'air aimable, des bandeaux gris bien lissés sur un regard bleu-pâle, comme lavé; derrière elle, apparaissait un jeune homme élégant et correct, de physionomie agréable.

Simone l'enveloppa d'un coup d'œil satisfait, contente de penser qu'elle n'allait pas devoir passer la soirée uniquement avec des personnes d'âge, comme disait Jean. Celui-ci avait dû faire une réflexion analogue, car il accueillit avec empressement le jeune homme à qui Mme Dalbigny le nommait, après avoir présenté à Simone:

—Mon jeune ami, Guillaume Saran, tout récemment installé à Amiens comme avoué et neveu de notre execllent chanoine.

Le diner était annoncé

—Guillaume, vous offrez le bras à Mlle de Broye, n'est-ce pas, commanda Mme Dalbigny, très souriante.

Le jeune homme s'inclina et s'approcha de Simone pour la conduire dans la salle à manger. Sur la table, les cristaux étincelaient sous la claire lumière de la suspension, voilée d'un globe rose.

Tous restèrent debout, tandis que le chanoine disait le *Benedicite*. Puis, à l'exemple de Mme Dalbigny, chacun prit sa place. Guillaume Saran se trouvait auprès de Simone pour son grand plaisir, car, au premier regard, elle lui avait paru singulièrement charmante, cette Mlle de Broye; et si correct qu'il fût, il ne put résister au désir de constater si son impression ne l'avait pas trompé. Décidément, il avait bien vu. La filleule de Mme Dalbigny était vraiment une jolie créature, avec une drôle de petite figure dont l'expression changeait à toute minute, lui donnant un imprévu un peu déconcertant, mais savoureux. Et puis comme la rose corail de son corsage allait à sa merveilleuse fraîcheur, éclairant la sombre épaisseur de ses cheveux couleur de la nuit et ses larges prunelles d'un noir velouté...

Simone était bien trop fine, trop femme aussi, pour ne pas s'apercevoir de cette admiration qu'elle excitait; et son âme, délicatement aimante, en faisait hommage à l'absent que son souvenir ne quittait pas. Mais rencontrant le regard un peu impérieux de Mme Dalbigny, elle devina que sa marraine souhaitait qu'elle fût une aimable voisine pour Guillaume Saran, et avec son aisance de fille du monde, elle se prit à causer, très simple comme elle l'était toujours, mais aussi avec sa vivacité spirituelle et primesautière, avec la fantaisie originale de sa jeunesse. Aussitôt Gullaume Saran se mit de fort bonne grâce en devoir de lui donner la réplique, quoique un peu dérouté parfois par la prestesse capricieuse et un brin gamine de cet esprit de jeune fille.

Il avait lu beaucoup, voyagé un peu, contemplant de préférence les monuments qu'il aimait en archéologue.. C'était un garçon instruit, qui le savait, il disait des choses très justes, un peu banales, d'une évidence claire, bien exprimée, sans couleur. Simone, habituée maintenant à la conversation souple, frémissante d'idées, finement pittoresque de René Soraize, trouvait à la causerie de Guillaume Saran la monotone précision d'un guide. Lui ne devait rien dire au hasard!

—Alors vous n'aimez ni les paysages?... ni la peinture?... ni la musique?... résuma-t-elle, stupéfaite parce qu'il lui déclarait détester la campagne et n'aller jamais aux grands concerts du dimanche, ajoutant qu'il se contentait de voir, en une seule fois, le Salon chaque printemps.

Il sourit de l'impétueuse vivacité de l'exclamation.

—J'avoue que je ne suis pas compétent en peinture et que je m'aventure dans les deux Salons uniquement pour n'avoir pas l'air d'un sauvage si l'on en parle devant moi. Quant à la musique, elle m'est très agréable dans les opérettes!

—Vous avez raison de ne pas dédaigner les opérettes. Il y en a qui sont, dit-on, de petits chefs-d'œuvre.

—Vraiment! vous le pensez?... Vous ne vous moquez pas de moi? fit-il, un peu surpris.

Ele le devina perplexe, se demandant si elle plaisantait ou non, et elle eut un petit rire qui sonna tellement clair, qu'elle en fut confuse et regarda, inquiète, vers Mme Dalbigny. Mais celle-ci était pour le moment, tout occupée à une verte critique du gouvernement, et elle ne sembla plus penser à rien d'autre. Parti en guerre, à son exemple, le docteur, lui aussi, tonnait contre les politiques arbitraires; et il avait l'air si furieux que le chanoine, plein de mansuétude, essayait de l'apaiser, disant des paroles conciliantes que le docteur n'entendait même pas.

—L'abbé, vous êtes faibli, vous êtes mou! intervint Mme Dalbigny, courroucée de rencontrer une contradiction.

—Mais, chère madame...

—Il n'y a pas de " chère madame." Je vous dis que si des iniquités sont commises, c'est que le clergé est trop tolérant. Ah! que ne se trouve.t-il dans ses rangs un nouveau Jacques Clément pour nous délivrer des chefs prévaricateurs!

Mme Dalbigny devenait biblique et les rubans mauves de sa coiffure s'agitaient éperdument sous l'effet de ses mouvements de tête indignés.

Le bon chanoine la regarda suffoqué et répéta:

—Mais... mais, ma chère dame, ce sont là des sentiments antichrétiens! Notre Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse...

—Peuh!... peuh!... très beau cela, trop beau pour moi! Je suis pour l'extermination du pécheur!... c'est le plus sûr quand on veut l'empêcher de nuire... Allons, reprenez un peu de pâté de canard et croyez-moi!

Le digne chanoine obéit en ce qui concernait le pâté. Il était de trop longue date le vieil ami de Mme Dalbigny pour ne pas savoir qu'il était inutile de la contredire et de la convaincre si elle ne consentait pas à l'être. Doucement, avec le souci de trouver un terrain moins brûlant, il détourna la conversation et se prit à parler des abeilles qu'il élevait avec un soin fervent... Et les yeux pâles de la petite Mme Saran, un peu inquiets pendant que Mme Dalbigny prêchait la guerre sainte, retrouvèrent leur expression calme et souriante. De sa manière discrète, elle se prit à dire de temps à autre des paroles sages que nul ne remarquait, car elle les articulait sans assurance. Les hommes causaient vignobles et cultures. La femme du docteur interrogeait Simone,—qui n'en savait mais—sur les modes annoncées pour l'hiver, et Mme Dalbigny observait d'un œil satisfait la jolie animation de Simone et le plaisir évident avec lequel lui parlait le jeune avoué. Entre les dents, elle murmura:

—Allons, ça va, ça va!...

Et se levant de table, elle donna le signal de regagner le salon. Le chanoine, en hâte, murmura une brève oraison, tandis que le docteur reposait la coupe de champagne dont la mousse trempait encore son épaisse moustache. On repassa dans le salon où toutes les lampes étaient allumées et aussi toutes les bougies des candélabres; de telle sorte que la pièce avait un air de fête qui ravit Simone au point qu'elle confia étourdiment à Guillaume Saran, resté debout près d'elle.

—J'adore la lumière!... Quand je serai chez moi, je tâcherai qu'il y fasse toujours clair comme ici!... Une demi-clarté est étouffante et lugubre... Mieux vaut l'obscurité!

—Vous n'aimez pas l'obscurité cependant?

—Quand j'était petite, elle m'oppressait absurdement... Maintenant que je suis grande, je la trouve quelque fois douce comme l'intimité...

Il la regarda encore une fois, ne la comprenant pas très bien; et cela lui donnait un désir aigu et singulier de voir s'ouvrir pour lui sa pensée capricieuse.

—Je crois que vous devez aimer bien vivement des choses très différentes! dit-il.

—C'est vrai... j'aime... oh! ardemment!... la musique, les beaux tableaux, les livres,—ceux qui me prennent toute,—les longues promenades, les fraises, les jours de neige, quand le sel n'en a pas fait encore des jours de boue; les soirs de printemps, les matinées d'été, les courses en bicyclette, rapides au point que je me sente voler...

Elle s'arrêta court dans son énumération malicieuse. Sa voix avait eu un frémissement, car le cher souvenir de sa dernière course folle l'enveloppait comme une bouffée de joie.

Il la considéra, un peu surpris. Pourquoi avait-elle tout à coup ce visage de douceur grave et tendre? A quoi songeait-elle, devenue silencieuse, sa pensée enfui bien loin, évidemment?...

La voix de Mme Dalbigny l'arracha à ses réflexions:

—Guillaume, mon ami, allez fumer.

Il protesta:

—Madame, je n'y tiens pas!

(A suivre.)